



1982

«Promenade avec un tricoteur de villes»

Telerama n° 1705 / supplement Le Petit Journal, n° 146,

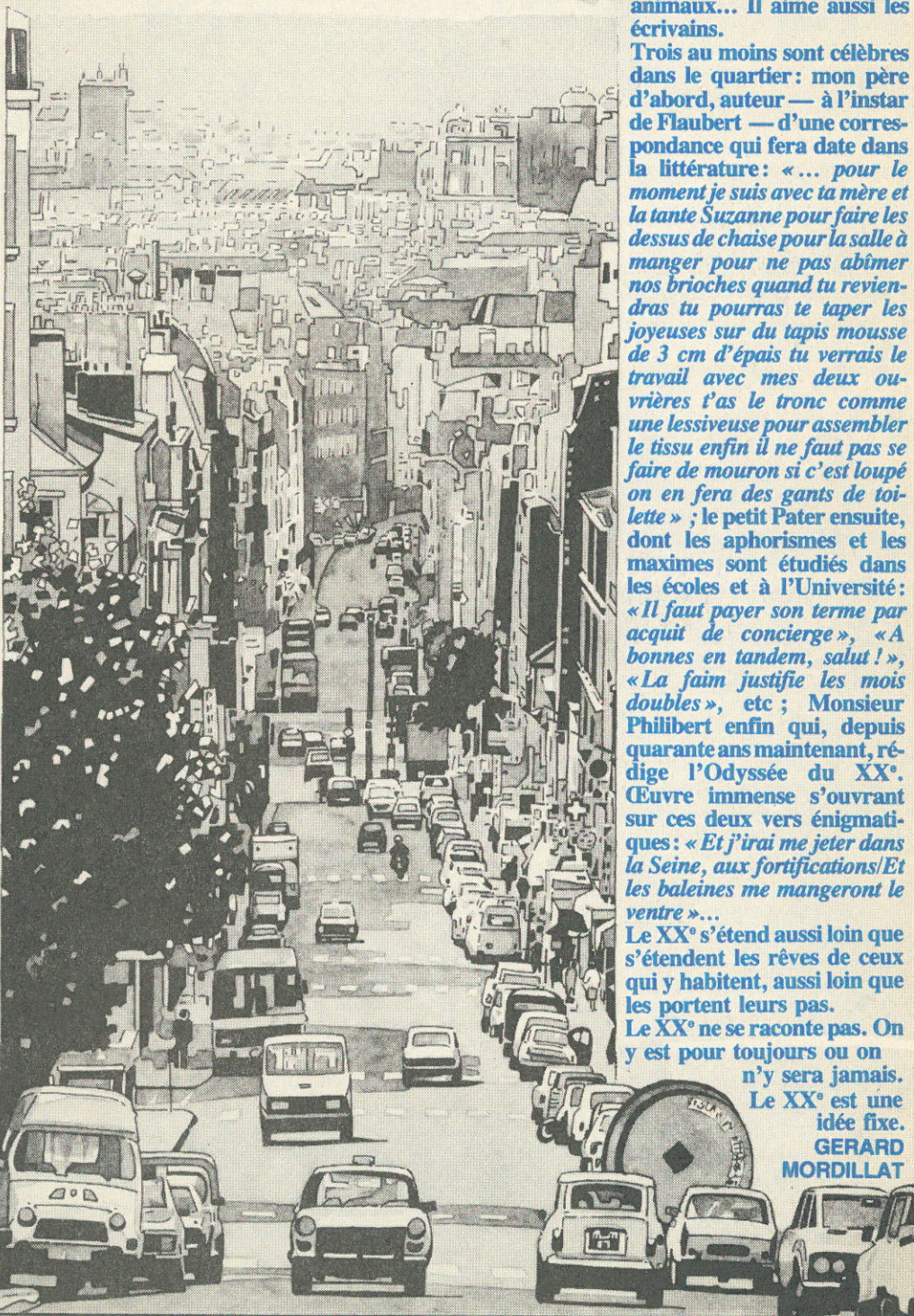
15 septembre 1982

Le Petit Journal

SPECIAL 20^e

CARTE DE VISITE

Beaucoup de choses fausses ont été écrites sur le XX^e arrondissement. Sur les zèbres et les kangourous aussi. Parlons du XX^e... Ceux qui croient — ou qui feignent de croire — que le XX^e est le dernier des arrondissements parisiens se trompent. Le XX^e ne se classe pas. Ni en tête, ni en queue. Il est en soi une unité que seule une poignée de géographes myopes s'obstine à vouloir rattacher au reste de la capitale. Il urge de rectifier les cartes : le XX^e est une île. On ne peut l'aborder ou le quitter qu'à la nage ou en barque ; ou par le bateau annuel qui part de la place Gambetta entre le 27 juillet et le 21 octobre, selon les vents... Comme la date exacte du départ n'est connue des éventuels passagers que deux minutes avant l'appareillage, très peu de monde quitte le XX^e. Surtout en bateau... Extérieurement l'habitant du XX^e ne se distingue pas de l'énergumène ordinaire que vous pouvez croiser aux Batignolles ou à Pigalle. Il n'est ni plus grand ni plus petit, ni plus gros ni plus maigre. Deux choses cependant le signalent à coup sûr : le regard et la démarche. L'habitant du XX^e — surtout les jeunes filles — ont dans le regard comme un éclat d'étoile planté là, ironique et tendre, qui vous fixe et semble vous tirer par la peau du ventre pour vous embrasser (vieille coutume locale). Quant à la démarche des habitants du XX^e — surtout chez les jeunes gens — c'est une chaloupée, souple et vigoureuse, proche de la démarche du tigre. Si



l'on admet que les tigres peuvent parfois marcher les mains dans les poches et le menton au vent.

Si l'habitant du XX^e aime les animaux... Il aime aussi les écrivains.

Trois au moins sont célèbres dans le quartier : mon père d'abord, auteur — à l'instar de Flaubert — d'une correspondance qui fera date dans la littérature : « ... pour le moment je suis avec ta mère et la tante Suzanne pour faire les dessus de chaise pour la salle à manger pour ne pas abîmer nos brioches quand tu reviendras tu pourras te taper les joyeuses sur du tapis mousse de 3 cm d'épais tu verras le travail avec mes deux ouvrières t'as le tronc comme une lessiveuse pour assembler le tissu enfin il ne faut pas se faire de mouron si c'est loupé on en fera des gants de toilette » ; le petit Pater ensuite, dont les aphorismes et les maximes sont étudiés dans les écoles et à l'Université : « Il faut payer son terme par acquit de concierge », « A bonnes en tandem, salut ! », « La faim justifie les mois doubles », etc ; Monsieur Philibert enfin qui, depuis quarante ans maintenant, rédige l'Odyssée du XX^e. Œuvre immense s'ouvrant sur ces deux vers énigmatiques : « Et j'irai me jeter dans la Seine, aux fortifications/Et les baleines me mangeront le ventre »...

Le XX^e s'étend aussi loin que s'étendent les rêves de ceux qui y habitent, aussi loin que les portent leurs pas.

Le XX^e ne se raconte pas. On y est pour toujours ou on n'y sera jamais.

Le XX^e est une idée fixe.
GERARD MORDILLAT

Pelleteuses, bulldozers et gravats envahissent le 20^e. Mais les temps changent. Les architectes aussi. L'un d'eux, Antoine Grumbach, nous a servi de guide.

PROMENADE AVEC UN TRICOTEUR DE VILLES

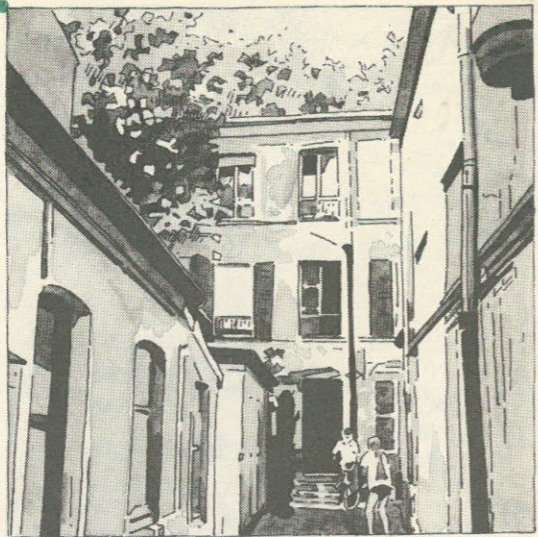
■ En chemin, il sort une carte de sa poche, celle de l'Association de Défense du Secteur Mare et Cascades. Antoine Grumbach en est fier, elle porte le numéro 1. Elle lui a coûté 35 F et des heures de palabres avec la population : « A-t-on déjà vu cela... un architecte adhérent d'une association de défense du quartier qu'il réhabilite ? » Grumbach met à profit ses années de militantisme politique. « Je sais faire face à une foule en fureur, convaincre l'OPHLM de l'absurdité des réglementations d'urbanisme qui font que l'on ne peut plus construire sans écraser tout autour ».

Premier arrêt, rue Henri Chevreau, quelques maisons détruites et au sud, la Petite Ceinture. « Je ne pouvais tout conserver, certains bâtiments sont si délabrés qu'il a fallu prendre des arrêtés de périls, mais depuis 3 ans j'essaie de sauver les témoins d'hier ». Rien d'étonnant à cela. Grumbach a une passion : la mémoire des pierres, les ruines, les traces. « La ville se construit par accumulations, par collages, je ne suis qu'un boucheur de trous, je tisse, je tresse le corps vivant de Paris ».

Autrefois, un entrelacs de passages liait les ruelles entre elles. En le privatisant, les promoteurs ont asphyxié le quartier. Les commerces ont perdu leur clientèle au profit de la grande surface du coin. Grumbach veut rouvrir ces passages entre la rue de la Mare et la rue des Cascades. « Tout ici s'explique par la topographie. C'est elle qui a dé-

gouté les promoteurs et a sauvé le quartier de la spéculation. Il faut retrouver le sens de la pente ». **Rue de Ménilmontant, Grumbach s'enflamme.** « Nous sommes au balcon de la capitale. C'est tout de même une rue d'où l'on aperçoit la croisée de Paris (la tour Saint-Jacques) et Beaubourg ». Il m'indique un passage discret. « Entre nous, il y a eu fondé une superbe villa abandonnée, à occuper pendant un an. Affaire à saisir ».

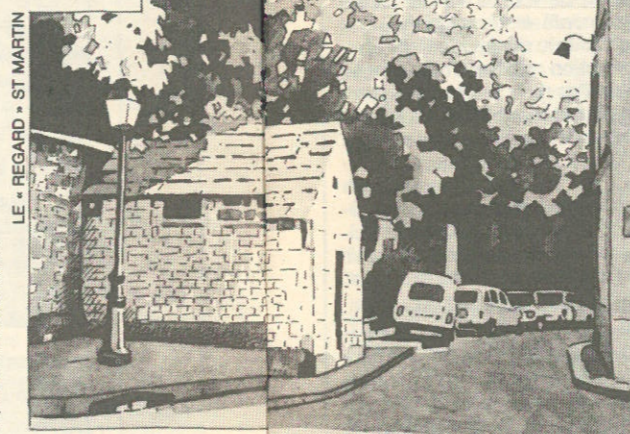
17, rue des Cascades, les squatters! Grumbach s'en passerait bien. Il s'était battu pour conserver une petite maison jaune, simplement parce qu'elle était belle. Les squatters y ont fait exploser une bombe. L'incendie a multiplié le coût de réhabilitation par dix. Aujourd'hui, la ville de Paris veut la détruire. « Ah, se lamente Grumbach, si j'avais des squatters à l'allemande, alternatifs et procéduriers, on pourrait s'entendre, mais eux ne font qu'accélérer la spéculation ». C'est avec les clochards que Grumbach entretient d'excellentes relations. Ils logent un peu partout, dans les éboulis, mais leur quartier général est au 19 de la rue des Cascades. Une porte en bois vermoulu dissimule aux yeux des passants une luxuriante végétation, presque tropicale. De source sûre, on affirme que les réalisateurs de la télévision viennent ici tourner les extérieurs de leurs émissions sur les favellas brésiliennes. **D'une fenêtre du 37, on a vue sur Beyrouth :** immeubles détruits,



... L'ATELIER DE DIMCIT
AU 49, RUE DE LA MARE...



15, RUE DES CASCADES



LE « REGARD » ST MARTIN



femmes en costumes arabes escaladant la butte, hommes torse nu, lavant linge et enfants devant leur porte car ils n'ont pas l'eau courante. Et pourtant, rue des Cascades, rue de la Mare, surtout, l'eau ruisselle. Comme en témoignent les « regards », ces constructions de pierre qui donnent accès à la source souterraine dont on captait l'eau autrefois, pour l'envoyer au Temple. **Au 53, les Apaches.** C'est ici que l'on tourna Casque d'Or. Si le

boulodrome a disparu, le café, lui, est toujours là. « Il existe une photo, où l'on voit Simone Signoret, Serge Reggiani dans la rue, avec le « regard » Saint-Martin en fond, je n'arrive pas à mettre la main dessus », dit Grumbach. Il faudra bien pourtant la dénicher car une association : « Le Théâtre Suspendu » a en projet une belle idée : accrocher sur les murs du quartier des photos à l'image des plaques de rues. Une façon de constituer « un album public de photogra-

phies ». On y trouverait la barricade de la rue de Ménilmontant, une photo de Piaf, le départ des Taxis de la Marne, etc. **Place de Saviès, là, débiteront les travaux.** La place de village n'en a plus pour longtemps. Grumbach souhaitait conserver la maison d'angle (49, rue de la Mare, en fond de cour); hélas, son état de délabrement et l'absence d'un propriétaire unique l'ont condamnée. A la place naîtront un jardin et un passage vers l'autre jardin de la rue Piat.

« J'ai tout de même sauvé le cerisier du quartier », proclame Grumbach. A le voir circuler, on pourrait le prendre pour un maire de village. Il serre des mains, renseigne les personnes âgées sur leurs loyers. Visiblement, si son titre d'architecte impressionne, il n'effarouche pas trop.

Une porte, un atelier de savetier comme « avant ». Monsieur Dimcit n'aime pas beaucoup qu'on le dérange. Il est timide, presque pudique. Il travaille là depuis 1941. Son atelier ? « y'a rien à voir, de la poussière... » Oui, mais une lumière dorée monte des formes en bois sagement alignées sur des étagères, le poêle en fonte est éteint; il ronronne tout de même. Dimcit parle dans sa moustache, grise et roussie par les Gitanes. « Si on pouvait faire revivre le quartier d'avant 1960. D'accord... Belleville c'était voyou... mais c'était respecté ». Grumbach et Dimcit discutent loyer. Dimcit ne sait pas à qui il le verse tous les mois. L'architecte verra cela aussi.

Rue de la Mare, Grumbach montre un café d'immigrés qui abrite la chambre d'hôtel la plus longue de Paris. C'est un ancien passage de 3,50 m de large et 80 de long. Marchands de sommeil, prenez-en de la graine. Des courées abritent des colonies d'Africains, plus loin un magasin yougoslave flambant neuf. Une cour et des potagers avec de vraies tomates et des vieux qui prennent le soleil comme en Auvergne. Mine de rien, le jour décline.

Nous arrivons au *Reinitas*, le café des artisans, enfin, de ceux qui restent. Accoudés au bar. On tape sur l'épaule de l'architecte. C'est un compositeur célèbre qui nous offre à boire. « J'ai des amis qui viennent d'emménager dans une superbe villa, un peu plus haut... » Compris, la villa abandonnée du début de la promenade n'est plus.

Moralité : les tricoteurs de ville se font parfois doubler par les boucheurs de trous...

PHILIPPE TRETACK

(en l'église Saint Germain-de-Charonne), qui en aurait soulagé un de nos rois.

NOTRE-DAME-DE-LOURDES. Une fidèle reconstitution en plâtre de la célèbre grotte miraculeuse de Masabielle constituait le décor curieux, et unique à Paris, de la chapelle N.-D. de Lourdes, édifiée en 1910, rue de Pelleport et récemment détruite.

OTAGES. Parmi les Communards, harcelés par la répression versaillaise, des voix réclamaient vengeance et l'exécution des otages détenus. C'est ainsi que contre un mur, derrière la rue Haxo, le 26 mai 1871, trente-six gardes de Paris, dix prêtres, quatre civils et trois « mouchards » furent passés par les armes. Et leurs



37, RUE DE LA MARE

cadavres insultés avant d'être jetés dans un souterrain.

PROMOTION. Les morts n'accourant pas au nouveau cimetière du Père-Lachaise, créé en 1804 par le préfet Frochot celui-ci décida d'y transférer les restes (et quels restes !) de quelques célébrités : Héloïse et Abélard, Molière, La Fontaine. Ces « locomotives » réussirent à drainer le Tout-Paris vers son cimetière, alors extra-muros, qui devint le plus recherché.

« QUAND LE BATIMENT VA, TOUT VA ». Cette parole est ce qu'a laissé de plus mémorable l'homme politique Martin Nadaud (1815-1898) à qui le 20^e rend hommage en lui dédiant une

UNE BELLEVILLE COMME MOI

■ Il y a deux Clément Lépidis. Le fils de son père, un Grec de Turquie ayant fui l'enrôlement dans les armées du Sultan, en 1910. Et le fils de sa mère, Bellevilloise de souche. Dans les années 20, un funiculaire remonte la rue de Belleville. « C'était un village où nous vivions tous dans les rues. Avec ses 13 cinémas dont nous sortions en pleurant après avoir vu des mélos. Plus les Folies-Belleville, dans le bas de la rue. Tous les grands de la chanson ont chanté là : Piaf, Damia, Trénet, Montand... »

Depuis la fin du 19^e siècle, Belleville se conjugue avec l'immigration. Les Parisiens du centre de la ville, d'abord, chassés par ces larges avenues que fait creuser le baron Haussmann, puis les Auvergnats qui montent à l'assaut de la capitale. Suivent, dès 1908, les Juifs d'Europe centrale chassés par les premiers pogroms, et qui se retrouvent rue Julien Lacroix, à l'Hôtel de Pékin ! Après le génocide d'une grande partie de leurs, les Arméniens débarquent à Belleville en 1915. Après la catastrophe de Smyrne, en 1920, chassés à leur tour par les Turcs, les Grecs rejoignent cette immigration d'Europe orientale.

La suite est plus connue. L'avènement du nazisme, au début des années 30, entraîne de nouveaux Juifs vers les hauteurs de Belleville. Après 1936 et la guerre d'Espagne, les réfugiés espagnols trouvent là du travail dans les garages et les ateliers mécaniques. 1938, nouveau noyau de Juifs allemands fuyant le nazisme et sa Nuit de Cristal.

Enfin, après la guerre, dès les premiers incidents à Bizerte, les Juifs tunisiens débarqués en métropole s'installent rue Ramponeau où ils sont encore. Sans parler des Portugais, Africains,

Antillais et aujourd'hui, des réfugiés du sud-est asiatique, tous installés à Belleville terre d'accueil.

Belleville la rouge. « Pendant la commune, la dernière barricade fut dressée rue Ramponeau. Plus tard, Belleville votera à gauche. Du coup, il y a toujours eu une volonté politique de détruire Belleville. Les premiers bulldozers sont arrivés entre 1950 et 1955. Dans le bas de la rue de Belleville, 75 has ont été rasés. Après, les immeubles neufs ont attiré une autre clientèle. Des cadres. Ce n'est plus le petit peuple... »

Qui sait encore que Belleville fut avant tout le quartier de la chaussure ? « Il y avait 4 à 5 000 petites fabriques. Plus deux grandes usines, Monteux et Drossoir qui, à elles deux, employaient environ 8 000 ouvriers. Entre 1925 et 1945, de 10 à 20 000 personnes travaillaient dans la chaussure. C'est pourquoi les Grecs et les Arméniens sont arrivés là. Même chose pour les Juifs et la confection, très répandue aussi. Ou pour la marroquinerie, la petite mécanique, l'emboutissage et le cartonage ». De cette vie, il ne reste plus grand-chose. Mais Clément Lépidis insiste sur le plus grand malheur de Belleville. Le 16 juillet 1942, jour de la rafle du Vel' d'Hiv, la police française y arrêta 6 000 Juifs, sur les 30 000 arrêtés de la région parisienne. « Dans mon immeuble, 33 personnes ont été déportées. Aucune n'est revenue ».

Dans son petit logement de la rue Piat, où il a toujours vécu, Clément Lépidis vit dans l'armature ultime démantèlement de Belleville. Sa décision est prise : il partira se retirer à la campagne. Loin d'un quartier qui, depuis longtemps déjà, se déchire.

VINCENT TOLEDANO